

## 1.

Nous ne vivons plus dans une époque mais dans un délai. Aujourd'hui, je suis arrivé tard à la bibliothèque de la maison Heine. La station Châtelet-Les-Halles vient de rouvrir, je peux à nouveau rejoindre la Cité internationale avec le RER B en moins de dix minutes. Je cherche malgré moi des traces du 30 novembre. Il ne reste rien du cratère de plus de dix mètres creusé par l'explosion. Trois pelleteuses déblaient les derniers gravats dans la rue Rambuteau. En quatre mois à peine, des escaliers mécaniques ont surgi dans un immense boyau de verre. Les passagers descendent à la vue de tous, presque à la verticale, de la rue jusqu'aux quais des lignes A, B et C. Des patrouilles de militaires en uniforme gris moucheté de noir examinent les bagages. J'ouvre ma sacoche. Des agents de la mairie en bleu pétrole distribuent des questionnaires « dans une démarche d'association des usagers au choix du monument commémoratif aux victimes ». Je franchis un portique de détecteur de

métaux dans la chaleur écrasante. Le soleil blesse les yeux.

La rame s'enfonce dans l'obscurité du tunnel, les voyageurs plongent dans leurs machines. Je sursaute à chaque grincement. Je m'approche d'une femme très maquillée, les jambes maigres, fragile, la soixantaine, qui se balance contre la barre de métal. Je pense à un bouvreuil en cage. *Le Seigneur est mon berger, je ne manque de rien.* Je regarde ses bas résilles, ses talons hauts, je croise un regard plein. Elle psalmodie. C'est peut-être la mort, je me dis. Elle élève la voix. *Sur des prés d'herbe fraîche, il me fait reposer.*

Je descends à la Cité internationale. Distract par les militaires aux Halles, j'ai oublié de monter dans le wagon de tête comme d'habitude. J'enregistre cet oubli, je fais mes exercices de respiration. En haut des marches, d'autres soldats, un béret mauve sur le front, braquent leurs armes sur les passagers. Ils laissent passer le flux sans l'interrompre. Dès que je pose le pied sur le trottoir, la proximité bénéfique de la bibliothèque commence déjà à se faire ressentir. Quand je franchis le portail de l'entrée principale, boulevard Jourdain, tout s'apaise. Je laisse derrière moi l'étouffement, les pistolets-mitrailleurs, la mort qui chante, la disparition de mon colocataire depuis trois jours. Je franchis les arcades, je contourne les massifs de buis, je dépasse la fondation argentine, la maison des étudiants canadiens, la fondation Victor-Lyon. Je reconnais les érables, les ormes, les

tilleuls que j'ai appris à identifier grâce au petit écriteau planté à leur pied, les cerisiers du Japon, l'herbe jonchée de poudre blanche. Dès le portail, tout est simple. Tout peut recommencer.

Le plus souvent possible, je quitte ma colocation de la rue des Pyrénées pour travailler à la bibliothèque de la maison Heine, posée dans l'herbe au milieu du parc de la Cité internationale, ouverte tous les jours de l'année de 9 à 23 heures. Rien ne peut m'arriver là-bas, assis à ma table contre la baie vitrée, dans la salle des journaux toujours vide. Souvent je me répète le nom, maison Heine, maison Heine, maison Heine, comme un mantra. En allemand : Heinrich-Heine-Haus. HHH. Je dis tantôt maison Heine, tantôt Heinrich-Heine-Haus. C'est en allemand que le nom déploie tous ses effets, si je fais l'effort de prononcer les trois H aspirés : **Heinrich-Heine-Haus**. Dans la HHH, gardé par le nom propre, par les autres lecteurs, aussi rares soient-ils, je suis sûr de ne pas me branler toute la journée – avec rage, avec jubilation, avec triomphe, avec dégoût, mais enfin toute la journée quand même – sur les films de Megan Smile.

Au fond du U formé par le bâtiment, les parois s'ouvrent, je pivote, je pousse la porte à gauche, j'accroche mon manteau et mon chapeau, je montre ma carte de lecteur à l'étudiant assis derrière une table, vide ma sacoche pour ne garder que ma machine, le livre que j'ai apporté et mon cahier bleu de prise de notes, j'entre dans la salle des journaux derrière

l'étudiant, je vérifie que la meilleure table, face à la baie, au bord du présentoir des quotidiens, sans personne qui puisse lire ce que j'écris par-dessus mon épaule, est libre et elle l'est, presque toujours (en fait, elle l'est toujours), je suis soulagé, à chaque fois je vérifie que la table est libre et je suis soulagé, je vais m'asseoir à la table contre la baie vitrée, je me relève prendre un ou deux quotidiens (*Le Monde*, *Le Figaro*, *Libération*, la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* ou la *Süddeutsche Zeitung*), je les pose sur la table, j'y ajoute deux ou trois hebdomadaires, je les parcourrai tout à l'heure, je m'intéresserai au monde tel qu'il continue dans les quotidiens et les hebdomadaires, je vérifierai que je connais toujours les mots appris adolescent pour m'enfuir, les mots qui ont repoussé l'enfance, la maison, la chambre, les mots en tortue romaine, durs et bardés.

Mais ce n'est pas encore nécessaire. J'ai le temps. Je ne suis pas pressé. J'ai les cerisiers du Japon avec moi, le sol jonché, le ciel, les haies d'aubépine. Les allées du parc palpitent autour de moi, l'air brûlant devient supportable. Je vérifie sur Internet que la fin du monde n'a pas commencé dans mon dos sans que personne ne me prévienne, le dernier des désastres, le désastre de tous les désastres. Je sens sous mon coude le relevé du matin et le froissement riche des pages saumon. Je peux respirer un peu, regarder ce qu'il y a de l'autre côté de la vitre, un lion en pierre souriant dans le goût babylonien, je crois, en haut de

la rambarde d'un petit escalier, un tilleul, un marronnier plus loin, des chemins de terre, c'est beau.

J'ai apporté le livre de Ernst Bloch que je ne peux lire qu'à la maison Heine. *Ich lese Ernst Bloch im Heinrich-Heine-Haus*, face à la pelouse d'un vert insolent, profonde sous le soleil dur. J'ai essayé chez moi, mais je n'y arrive pas, pas plus que pour les livres précédents. Sur le trajet à la rigueur, quand le wagon n'est pas trop bondé, rarement. Je pose sur la table de verre le volume, *Thomas Münzer, théologien de la révolution*. Thomas Münzer seul importe. Thomas Münzer, le sujet du livre. Thomas Münzer, Ernst Bloch, dans la maison Heinrich-Heine, voilà la structure, voilà la trame. Münzer, Bloch, HHH. Thomas Münzer constitue un élément essentiel, la pierre angulaire du PROJET. Il ne faut lâcher Münzer sous aucun prétexte. Quatre syllabes : Thomas Münzer. Là. J'inspire, je garde, j'expire par le nez.

Thomas Münzer était un prédicateur révolutionnaire du début du xvi<sup>e</sup> siècle. Maître en théologie d'abord rallié à Luther, il prit la tête du soulèvement armé qui, en 1525, traversa l'Allemagne des rives du lac de Constance jusqu'à la Thuringe et la Franconie en passant par le Tyrol, la Forêt-Noire et l'Alsace, contre les seigneurs féodaux et le clergé, ramassis diabolique « d'anguilles » et de « serpents », selon son Sermon aux Princes de 1524. Ce soulèvement regroupa des ouvriers des mines, des paysans, des hommes « du commun » dans une guerre qui devait passer à la

postérité sous l'appellation de guerre des Paysans. Peu après l'extermination des insurgés à la bataille de Bad Frankenhausen en mai 1525, Thomas Münzer fut arrêté, torturé et décapité. Une première fois.

Car par la suite, entre occultations, oublis et résurgences, Münzer devient l'un de ces noms à travers lesquels se déploient nombre des aspirations, des craintes, des affrontements dans lesquels s'articule la politique moderne. Pour la pensée libérale du <sup>xx</sup>e siècle, c'est un terroriste, un fanatique, un précurseur du totalitarisme. Ernst Bloch prend toute cette tradition à contre-pied : en prônant avec intransigeance une lecture littérale de la Bible, Münzer revendiquait l'égalité concrète de tous avec tous. C'est une figure éternelle de l'utopie, une allégorie de l'émancipation populaire.

Assurément, avec Heinrich Heine dans l'air, les lettres de son nom au fronton du bâtiment, le livre de Ernst Bloch, la parole de Münzer et la circulation des quelques autres lecteurs, je peux me concentrer. Il y a toujours le risque que je descende aux toilettes du sous-sol pour prendre des photos de ma queue, mais c'est inconfortable, mais je ne peux pas y rester longtemps, mais je suis obligé de me finir vite, mais l'essentiel demeure, dans la lumière, face à la pelouse : Thomas Münzer. LE PROJET.

LE PROJET permet de tenir, il faut persévérer dans LE PROJET. LE PROJET est la colonne vertébrale, la

cathédrale où je me rassemble. L'homme amorphe, la personnalité non organisée, voilà le plus grand ennemi de la société. Sans LE PROJET je me répands à tout va, en petites gouttes sans lendemain. Il y a bientôt un an, j'ai obtenu une bourse de l'Institut national du roman français (INRF) pour écrire un livre sur les millénarismes. J'avais candidaté sans y croire. L'homme avec un PROJET, voilà ce qu'il faut. Ambitieux, LE PROJET nécessite de longues recherches et beaucoup d'argent, ai-je exposé au Comité national de sélection, notamment sur Thomas Münzer qui a prôné une sorte de proto-communisme, une radicalisation de la Réforme, avant que les paysans ne soient massacrés par les troupes des Princes le jour de la sainte Denise 1525 à Frankenhäusen, et lui capturé quelques jours après, torturé avec des pinces, sa langue arrachée, sa tête exposée sur les remparts de Mühlhausen, avant de resurgir cinq siècles plus tard en effigie sur les billets de 5 mark est-allemands. Beaucoup de cadavres, beaucoup de temps, beaucoup d'argent.

Quelqu'un peut venir mitrailler les vivants dans cette bibliothèque, comme la semaine dernière à la BPI de Beaubourg, mais il commencera par la Maison internationale où les visiteurs sont plus nombreux, j'entendrai les rafales et les hurlements, j'aurai le temps de me cacher dans la buanderie au sous-sol. Il faudra au moins quinze ou vingt minutes au mitrailleur pour me trouver, beaucoup de choses peuvent se passer dans l'intervalle. Des groupes du GIGN se

tiennent à l'affût partout sur le territoire national, la Constitution dans leur sac à dos, prêts à refonder la République à tout moment. J'aurai le temps de pousser au moins deux lave-linges contre la porte. Le mitrailleur ne se doutera pas que je me suis réfugié là.

Je relis mes notes dans le cahier bleu.

Thomas Münzer, fils de pendu, parle du grand étonnement qui s'éveille chez l'enfant de six ou sept ans, quand aucun père n'obstrue sa vue, quand son père a été pendu assez tôt. Les eaux montèrent tellement que jamais on n'en avait vu de si hautes, rapportent les chroniques en 1495. Les torrents charrient des sapins et des rochers, le fracas de l'eau fouille les corps sur les rives. Des hommes en armes surgissent dans les déchirures des nuages, des croix sanglantes sur les vêtements. Dans le Frioul, on construit des maisons de bois pour le nouveau déluge. La fin de toute chair m'est venue à l'esprit, dit Yahvé. Les signes aquatiques sont infaillibles : Johannes Lichtenberger, dans son *Pronosticatio* du 1<sup>er</sup> avril 1488, prévoit un nouveau déluge pour 1524, le 20 février, définitif celui-là. Johannes Stöffler, mathématicien, astrologue, astronome et prêtre, professeur à l'université de Tübingen, confirme la prédiction dans son *Almanach* de 1499 : « En février, il y aura vingt conjonctions, dont seize se produiront dans un signe aqueux du zodiaque, ce qui signifie *mutatio*, *variatio* et *alteratio* sur presque tout le globe en termes de climat, royaumes, provinces, constitutions, dignités, bétail, animaux marins et tous les habitants terrestres,



comme aucun chroniqueur ou peuple n'en a jamais vu depuis des siècles. Levez la tête, chrétiens, et voyez. » L'astrologue particulier de l'empereur Maximilien décrit à la Diète impériale en 1507 les étoiles de feu qui tombent sur la Terre. Escrocs, prédicateurs, calculateurs d'éclipses sillonnent les campagnes et montrent les signes. Regardez. Münzer, aux marges du Saint-Empire, prêche en allemand la fin imminente de tout. Il déclare aboli le latin, hochet pour singes savants. Sa voix est morne, exaspérante, sa voix ne doute pas, il dit la colère des prophètes. Sa voix insulte aussi, vitupère et menace, toujours aussi morne, toujours aussi exaspérante. Des foules énormes, houleuses, se rassemblent pour l'écouter à Leipzig, à Zwickau, à Allstedt. À des milliers de kilomètres de là, dans la nouvelle Babylone, Jules II, pape, mécène, syphilitique, finance la construction de Saint-Pierre de Rome par la vente des indulgences. À travers l'Europe, d'autres foules, parfois les mêmes, pétries d'angoisse, achètent leur salut et celui de leurs morts au dominicain Tetzl. « N'entendez-vous pas les hurlements de vos parents qui souffrent dans les flammes du purgatoire ? » Mais « Sitôt que sonne votre obole / Du feu brûlant l'âme s'envole. » Il faut payer six à neuf ducats pour racheter un adultère. Un ducat et quatre livres pour le meurtre d'un père ou d'une mère. Quatre livres pour le meurtre d'un enfant.

L'écran, laissé allumé pour afficher les photos que Mavra ne va pas manquer de m'envoyer, vibre. J'ai rencontré Mavra il y a un an, sur le quai C de la gare de Montluçon, on s'est parlés trois ou quatre minutes,

elle était avec son petit garçon. Mavra ressemble extraordinairement à Megan Smile, mon actrice fétiche dans le cinéma porno californien. Mavra comme Megan est à la fois #skinny, #short, #teen, #barelylegal (osseuse, petite, adolescente, à peine légale). Depuis cette très brève rencontre avec Mavra (« Je cherche la gare de Saint-Lô ? Ah mais vous êtes très loin de Saint-Lô, mademoiselle, c'est tout à fait dans une autre direction. Mais qu'allez-vous donc faire à Saint-Lô ? Je croyais que Saint-Lô n'existait plus. Je vous assure que Saint-Lô existe, je vais y rendre visite à ma sœur. Zut, je me suis trompée de train alors. En effet, si Saint-Lô existe et que vous y allez, vous faites fausse route. Je voudrais bien vous aider. Comment vous appelez-vous ? Je m'appelle Mavra. Bonjour, Mavra. Et que fait donc votre sœur à Saint-Lô ? Ma sœur est secrétaire. Je peux vous trouver sur Hourra\_Crush ? Ah mais oui je vous en prie, oui, il n'y a que trente-sept Mavra sur Hourra\_Crush, c'est pratique, je suis celle en bikini vert. En tout cas, puisque votre sœur y est et que vous y allez, je suis ravi que Saint-Lô existe encore. Il se trouve que j'y suis né et y ai passé mon enfance. Je vous y aurais bien emmenée mais on m'attend ailleurs. Vous êtes bien sûre que vous ne confondez pas avec une autre ville, avec Lyon par exemple ? Ah mais non, je ne crois pas. Ma sœur vient juste de s'installer là-bas, ils cherchent des infirmières et des ingénieures pour reconstruire les ponts et soigner les blessés. Ah je comprends. Alors je vais vous écrire sur Hourra\_Crush, moi, c'est Luc. Peut-être nous reverrons-nous. Je serais

ravi de vous parler de Thomas Münzer et de l'apocalypse. Je suppose que c'est votre fils ? Oui, il s'appelle Igor. Bonjour, Igor, tu es beau comme ta maman. Dis bonjour, Igor. Bonjour, monsieur. Bonjour, Igor, appelle-moi Luc. Oui, je serais bien contente que nous nous revoyons. Au revoir alors. Au revoir. ») nous échangeons des messages où nous imaginons ce que nous ferons dans une chambre d'hôtel quand nous nous reverrons. J'attends jour et nuit ses photos.

Je saisis l'appareil vibrant.

« Je suis avec ma pute, dit l'ami d'enfance dans mon oreille, j'attends mon dealer, je ne sais pas ce qu'il fout, tu vas bien ?

– C'est gentil, ça me fait plaisir, je chuchote à l'ami d'enfance, ça va bien, merci, ça va pas mal, attends, je sors de la bibliothèque. »

Son rire éclate dru, je me dirige vers la sortie, l'écran coincé entre le menton et l'épaule, je récupère mon pardessus et mon borsalino Alain Delon, je pousse la porte, la machine m'échappe, je la rattrape d'une main, je laisse tomber le pardessus, je glisse le boîtier dans ma poche avant, je ramasse le pardessus, je quitte à pas nerveux la HHH, je m'assois sur le banc face à la maison du Cambodge, à l'ombre d'un tilleul, loin des oreilles étrangères, je reprends la machine, j'imagine que Jérôme se fait sucer en me parlant et qu'il m'appelle pour cette raison, c'est un grand classique entre amis d'enfance qui se parlent à

distance. Sur mon banc entre les tilleuls et des pans de ciel qui flamboient, je vois son rire plus que je ne l'entends. C'est un rire figé. C'est le rire figé d'un cadavre préparé pour la mise en bière, peau lisse, costume impeccable, cravate rouge, j'imagine sa dépouille thanathopractée, Jérôme a mal fini. Je me penche pour l'embrasser, pour lui murmurer des insultes, je ne sais pas trop lesquelles, des térébrantes, des saxifrages, des insultes capables de briser la pierre et de déchirer un cadavre. Sa queue ne m'intéresse pas outre mesure (non), mais il y eut une époque où je la sortais moi aussi (il y a longtemps), pour la joie pure de superposer des plans dans l'esprit, pour l'ivresse de la discontinuité psychique. Son rire est plein de sifflements, il a dû commencer à boire dès midi. Je superpose des plans. Je desserre sa mâchoire, je cherche avec les doigts des creux entre les dents où coller de la terre. La terre épaisse poudroie sur les gencives, coule aux commissures. Une dizaine de personnes assistent à la mise en bière, à peine dix, sept peut-être. L'uniforme de deux hommes suggère qu'ils travaillent pour l'entreprise de pompes funèbres, ils vont distribuer les formulaires de satisfaction à la sortie. Jérôme n'avait plus beaucoup d'amis à la fin, il est mort seul, on dirait.

« On boit du Ruinart, mon pote, dit Jérôme, je suis déchiré putain.

- Chouette, c'est cool.
- Ouais... Putain, je suis content de t'entendre, tu sais, ça me fait plaisir.